

# LES BASES DE LA PSYCHOLOGIE SOCIALE :

Problématique individu/société  
(Conférence)



## **Gustave Nicolas FISCHER**

*Professeur de psychologie sociale à l'Université de Metz,  
Directeur de laboratoire de psychologie de Metz,  
Auteur, entre autres, de « La psychologie sociale », Points, SEUIL et  
« Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale », DUNOD.*

La psychologie sociale est une discipline relativement récente et, avec le cloisonnement que nous connaissons, à l'Education Nationale et ailleurs, les transferts ne se font pas bien et l'accès aux informations n'est pas aisé. C'est la raison pour laquelle j'ai conçu cet ouvrage (*La psychologie sociale, Points, Seuil*) qui est en fait un inédit parce que je me suis rendu compte qu'il n'existait, sur le marché français, pratiquement aucun ouvrage qui fasse la synthèse d'une discipline qui peut être l'objet d'applications diverses dans plusieurs domaines : l'économie, la santé, le travail, etc.

Je vais tenter d'en donner, en un court temps, une approche lisible et non exhaustive et de dégager les points centraux d'une discipline, les points d'articulation et les enjeux, par rapport à la pédagogie, à la recherche, etc.

## **I. REPÈRES HISTORIQUES**

La psychologie sociale est une discipline relativement jeune. Elle existe depuis à peine un siècle. Elle a été créée aux Etats-Unis au début du 20<sup>e</sup> siècle. Nous sommes donc dans une démarche très récente. Les premiers enseignements de la psychologie sont apparus à la Sorbonne après la Seconde Guerre mondiale.

Elle a été créée réellement en France par des chercheurs qui, à la suite des travaux de Durkheim, se sont intéressés au comportement des gens dans les foules. Pourquoi un individu pris isolément ne réagit pas de la même façon lorsqu'il est dans un contexte social ? Le Bon a écrit l'un des premiers ouvrages à ce sujet et a avancé une idée très intéressante : les conduites en contexte social se développent par des processus d'imitation et par contagion des émotions (dans une manifestation par exemple). On s'inscrit dans une dynamique qui n'est pas liée au nombre des individus mais à une structure qui est la foule.

Aux Etats-Unis, à la même époque, étaient réalisées les premières recherches expérimentales par Triplett qui s'est intéressé aux courses cyclistes. En observant les courses de vélo qui avaient lieu au Minnesota, il s'est rendu compte que les coureurs qui étaient en groupe avaient des comportements différents et couraient plus vite que les coureurs pris isolément. Il s'agit de la première recherche en psychologie sociale qui a montré quel est l'effet de la présence d'autrui sur le comportement individuel.

## II. CARACTERISTIQUES DE LA PSYCHOLOGIE SOCIALE

La psychologie sociale est née de trois courants : de la sociologie, de la psychologie (à certains égards même, de la psychanalyse) et de la philosophie.

Je dirai que la psychologie sociale est tout d'abord une discipline qui aborde l'individu comme un être social c'est-à-dire marqué par les relations qu'il vit avec autrui, dans des contextes qui agissent sur son comportement. La notion de relation est au cœur de la compréhension de la psychologie sociale. Elle porte à la fois sur l'individu et sur les processus sociaux. La notion de relation est inhérente à la nature du social mais aussi à la nature de l'individu comme être social. Nous sommes des êtres relationnels non parce que nous avons des relations mais parce que notre existence nous constitue à travers les liens qui nous construisent et qui aussi peuvent nous détruire. Nous existons dans le rapport à autrui. Et ce n'est pas « avoir des relations » qui est essentiel dans la perspective de la psychologie sociale, c'est être défini comme des êtres relationnels, c'est-à-dire dont la structure même de l'existence est définie par la relation. L'individu n'existe socialement qu'en tant qu'il développe des liens avec autrui.

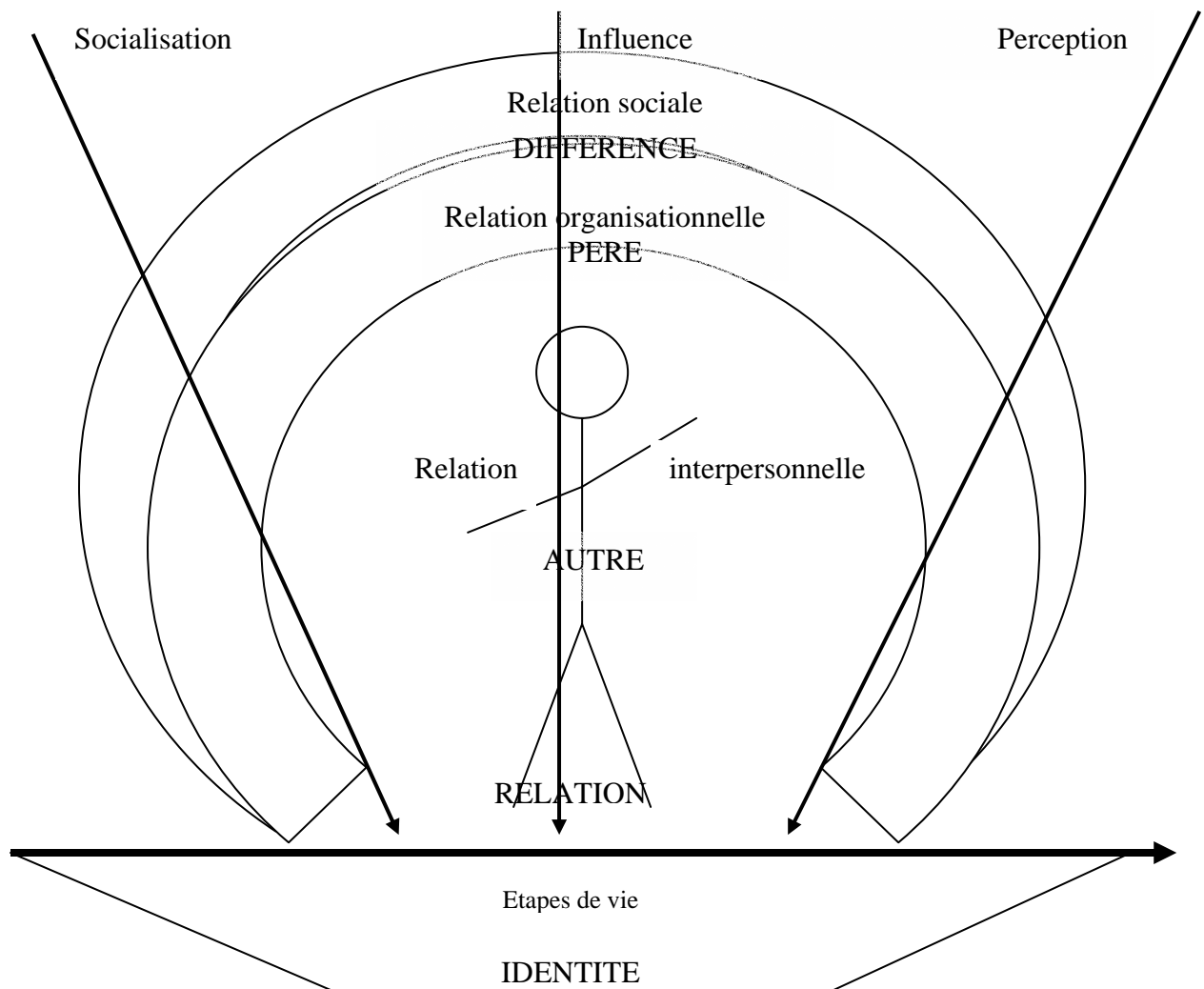
C'est la raison pour laquelle cette relation est tellement constitutive, pas seulement des liens qu'on développe mais vraiment de nous-mêmes.

Je cite un texte que j'aime bien de Freud. On ne le connaît pas ou peu sous l'angle de la psychologie sociale ; or il a écrit un texte extrêmement éclairant dans « *Psychologie collective et analyse du moi* » : « Dans la vie psychique de chacun, l'autre surgit dans notre vie selon quatre modalités, comme modèle, comme objet, comme aide et comme adversaire ». Donc voilà les modalités de la relation à l'autre telles que Freud en parle et il continue : « Dès le départ, tout ce qui touche la psychologie individuelle est en même temps à considérer comme une psychologie sociale ». Il y a là un éclairage intéressant dans la mesure où il montre que ce qui joue dans la relation, c'est l'autre, c'est ce que je fais avec l'autre, qu'est-ce qu'il est pour moi du point de vue psychique, social, etc.

Les relations sociales, du point de vue de la psychologie sociale, ne sont donc pas possibles sans que se nouent différentes formes de communication entre les individus, entre les groupes, entre les individus et la société, entre les groupes et la société. Il serait erroné du point de vue des programmes que l'on peut développer autour de l'information et de la communication, donc des thèmes qui vous préoccupent, d'opter pour des approches sur la communication en les considérant comme des entités bien autonomes, séparées, sans que justement soient posées au préalable les bases de la relation sur laquelle elles se développent. Il s'agit de la dynamique même du social qui va les déterminer dans un sens ou dans l'autre. Aujourd'hui, il est clair que le contexte social des structures, des dispositifs d'information, va développer des modalités relationnelles autour desquelles se nouent des formes de communication spécifiques. L'Internet, pour prendre l'exemple banal, est trop perçu, de ce point de vue comme un outil de communication, alors qu'il n'est qu'un échange d'information. Pour vraiment avoir de la relation avec la personne avec laquelle je communique à l'autre bout du monde, il y a autre chose qui doit se passer. A travers la technologie de l'information, le lointain devient proche. Nous sommes dans une instantanéité des échanges d'informations. Oui, mais où est le prochain ? Dans la relation. Que faisons-nous des aspects relationnels qui sont liés à notre vie et non pas à l'échange d'information ? La psychologie sociale s'intéresse à ce qui, dans la relation, détermine la communication.

La psychologie sociale propose une problématique spécifique de la relation qui repose donc, d'une part, sur une conception de l'individu comme être social et, d'autre part, sur une conception de la relation individu/société qui nous informe sur la nature des phénomènes sociaux en tant que systèmes complexes de relations qui nous façonnent et que nous façonnons à notre tour.

La psychologie sociale considère l'individu comme une structure poreuse, c'est-à-dire comme un être malléable. Cette conception est fondamentale. La société elle-même n'est pas une structure figée non plus : elle ne se développe qu'à travers les dynamiques relationnelles qui s'établissent entre les cadres sociaux et les individus qui s'y trouvent. Voici un schéma d'analyse :



A la base, il y a la relation. L'individu s'appuie là-dessus et autour de l'individu vont se développer trois niveaux spécifiques de relations :

- le niveau de la relation interpersonnelle (la relation à l'autre)
- le niveau de la relation organisationnelle (la relation institutionnelle) : c'est la « relation au père » comme forme de pouvoir, de structure normative
- le niveau de la relation spécifiquement sociale : notre relation à des gens que l'on ne connaît pas et pour nous anonymes (relation à la différence).

Nous avons là, autour de l'individu, des modalités et des niveaux de relations. Ces relations sont toujours inscrites dans le temps, c'est-à-dire dans l'histoire individuelle et collective. Elles ne sont pas figées. On ne peut pas parler de la relation, comme les philosophes, à un moment éternel. Les relations sont vraiment inscrites dans des dynamiques temporelles (l'histoire collective) et dans des dynamiques sociétales qui sont, pour l'individu, ce que l'on appelle des étapes de vie. Ces formes de relations sont influencées en permanence par trois grands facteurs :

- la socialisation
- l'influence sociale
- les processus cognitifs.

C'est cet ensemble de processus qui sont en jeu dans la relation et qui vont construire, au niveau individuel, ce que l'on appelle l'identité de l'individu, son identité sociale, c'est-à-dire la construction sociale de chacun de nous en tant qu'elle résulte de l'ensemble de ces facteurs et qu'elle est liée à une réalité : le sentiment que les gens ont d'eux-mêmes, l'image que j'ai de moi, au travers de ce que je vis et de la façon dont les autres le vivent.

Aujourd'hui, en psychologie sociale, au travers notamment des neurosciences, des disciplines biologiques, des recherches sur la biologie moléculaire qui met l'accent sur la dynamique relationnelle de l'organisme, des cellules, etc. ce sont développées depuis les années 60, à l'intérieur de la psychologie et de la

psychologie sociale, de nouvelles approches théoriques qui reposent sur l'idée suivante : la façon dont on développe notre rapport aux autres n'est pas prioritairement déterminée par les réalités tangibles qui sont en présence mais par la manière dont on pense l'autre, dont on l'appréhende du point de vue mental, la façon dont on construit le monde à l'intérieur de nous-mêmes. Les théories cognitives correspondent à ces axes. Elles n'ont pas le même sens dans la psychologie sociale que dans d'autres domaines, mais c'est une nouvelle tendance.

Jusque dans les années 60, la psychologie, la psychologie sociale étaient basées sur des théories essentiellement fondées sur une analyse des comportements. Aujourd'hui, on se rend compte qu'elles ne rendent pas entièrement compte des opinions, des attitudes, de ce que les gens pensent et notamment de toutes les questions autour de la perception. La perception sociale repose sur ces schémas cognitifs : la manière dont s'opère, du point de vue mental, notre manière de penser la relation avant d'agir dans une relation. La manière dont je perçois les élèves va déterminer une manière d'établir une relation avec eux. C'est la même chose dans la relation parent-enfant. Les théories cognitives rendent compte de ces éléments là d'une façon très intéressante. Cela montre aussi qu'aujourd'hui on est beaucoup plus attentif aux phénomènes liés au racisme, à l'antisémitisme. La question est : « Comment je forge l'autre ». L'autre, avant d'être objet d'une discrimination, est objet d'une pensée sociale négative. C'est de cela que rendent compte les théories cognitives en psychologie. Tous les travaux sur les stéréotypes, sur les préjugés, etc. sont basés là-dessus.

### III. LA RELATION

La relation interpersonnelle est l'expérience immédiate la plus tangible que nous ayons de notre rapport à autrui. Elle concerne tout ce qui nous met directement en présence des autres, les échanges personnels.

Les Américains ont une approche essentiellement interpersonnelle de la psychologie. Tout repose sur l'attention à l'autre. Pour nous, la relation organisationnelle montre que nous vivons toujours en permanence à l'intérieur de cadres sociaux plus ou moins structurés et plus ou moins imposés.

Ces relations sont déterminées par des normes sociales. Qu'est-ce qu'une norme sociale ? C'est un système de questions plus ou moins explicites, plus ou moins implicites qui orientent nos comportements du point de vue vestimentaire, élocution, etc. Si on commençait à modifier les rapports au niveau organisationnel, on ne serait plus dans la norme sociale. La norme structure une relation en agissant sur les gens d'une façon qui leur impose, plus ou moins directement, un certain comportement.

Les gens occupent des places sociales. La relation sociale est structurée par des statuts, des positions sociales (supérieures, inférieures, à côté, etc.). Si je ne tiens pas complètement ma place, si je ne respecte pas les normes, il y a risque de sanction : je vais être soit déviant, soit délinquant. Un déviant est quelqu'un qui transgresse la norme sociale, un délinquant est celui qui, en transgressant la norme sociale, se fait attraper.

Tout cela passe par une intériorisation des rôles sociaux (la dimension subjective de la position en tant que je suis le dépositaire d'une norme sociale). Par exemple, en tant que père, je demande à mes enfants, de faire des choses ou de ne pas faire. Mais les rôles évoluent. Tout cela ne doit pas être considéré de façon figée. Aujourd'hui, les rôles parentaux se « baladent » dans des directions très intéressantes. Par exemple, je reviens de Montréal où j'ai vu une enquête qui porte sur les enfants. La question est : « Avec qui vivent les enfants entre 5 et 12 ans ? L'enquête a montré que pratiquement 70 % des enfants du Québec entre 5 et 12 ans n'ont jamais vécu qu'avec un de leurs parents. Qu'est-ce que cela donne du point de vue du rôle ?

La relation sociale est la relation à un contexte beaucoup plus large, déterminé par nos appartenances sociales et pas seulement par les positions que nous occupons (je fais partie d'une catégorie de gens qui sont plus ou moins riches, plus ou moins pauvres, plus ou moins libres intérieurement ou extérieurement, etc.) Ma relation n'est pas seulement une question de bons ou de mauvais sentiments mais elle est déterminée par des positions objectives. Selon que j'habite à tel endroit, que j'ai tel statut, je me rends compte que je ne rencontre pas qui je veux. Je ne communique pas avec qui je veux. Avec mes étudiants, je fais toujours un exercice pour illustrer cette dimension. Je leur dis : « Et bien maintenant, vous sortez vos carnets d'adresses. Vous prenez la ville dans laquelle vous habitez et puis vous mettez, sur le plan de la ville, les gens avec lesquels vous êtes en contact. Vous allez voir à quel point nos relations sont déterminées, les réseaux sociaux d'échanges sont déterminés par notre appartenance ».

Une ancienne étude des années 60 a posé la question suivante : « Avec qui les gens se marient ? Où ils se marient ? Où vont-ils chercher le conjoint ? » La relation se joue à travers des attirances vers la similitude de modes de vie, de façons de pensée, etc. Il s'agit d'une sorte de règle sociale.

## **IV. LA PROBLEMATIQUE INDIVIDU/SOCIETE**

### **A. La socialisation**

Le premier aspect dont je vous ai parlé est celui de la socialisation. Elle est développée dans beaucoup d'approches, à partir de la psychologie de l'enfant, la psychologie du développement, etc. Je retiendrai l'approche de la psychologie sociale. La socialisation montre que la relation est un apprentissage, ce n'est pas un état mais un processus continu qui va durer toute la vie. Il varie en fonction des étapes de la vie. Les ouvrages qui arrêtent la socialisation avec la fin de l'enfance se trompent. Tout le monde continue à être dans une dynamique de socialisation, quelle que soit la situation. Quelqu'un qui perd son travail est dans une dynamique de socialisation en ce sens précis qu'il est désocialisé, mais c'est encore une façon d'illustrer la caractéristique de la dynamique de la socialisation. Quand les gens partent à la retraite, quand les gens sont malades... Être malade est une dynamique de socialisation qui est tout à fait importante. On apprend à être malade. Je travaille dans ce domaine là depuis deux ou trois ans. J'ai publié un ouvrage sur la psychologie de la santé et j'ai fait des études sur les malades du sida et notamment avec les tri-thérapies, avec ce que l'on appelle l'observance thérapeutique. On se rend compte qu'aujourd'hui, la contrainte liée au traitement de la tri-thérapie est une forme de socialisation qui implique que je devienne un bon malade, c'est-à-dire que je sois vraiment respectueux des traitements qui me sont prescrits, avec toutes les questions que cela pose sur le mode de vie, etc. La socialisation est donc un apprentissage social qui peut être illustré par deux éléments intéressants : l'attachement et l'intégration sociale.

### **B. L'attachement**

« Je suis attaché, je m'attache »... Dans l'apprentissage social, joue un processus de la relation qui est, à la base, affectif. David Stern, qui était professeur à l'université de Genève, a montré à quel point du fait que la maman s'occupe, prend soin de l'enfant, à travers ce que les psychologues du développement appellent le rôle de l'accordage affectif, va se manifester l'attachement chez l'enfant. C'est un processus bi-directionnel. Cet attachement a été illustré par quelques expériences qui montrent la force de l'attachement, non seulement chez les êtres humains mais aussi chez les animaux. Une psychologue qui s'appelle Harlow aux Etats-Unis a réalisé une expérience avec des bébés singes qui étaient allaités par leur mère. On les a sortis de cette relation et mis dans une cage. On a confectionné deux mannequins de mamans singes. L'un des mannequins était en fil de fer, l'autre en doudoune. Au mannequin qui était en fil de fer, était rattaché le biberon pour que les bébés singes puissent se nourrir. On a introduit un stimulus pour voir quelle était la réaction des bébés singes. Le stimulus était un son très puissant qui a fait peur au bébé singe. On voulait voir comment il allait réagir : tous les bébés singes sont allés vers le mannequin en doudoune.

Cette approche a été développée ultérieurement dans d'autres travaux. Cette importance de l'attachement a été mise en évidence par John Bowlby et une recherche plus ancienne par un psychanalyste américain qui s'appelle Spitz. Ce sont des études très intéressantes. Elles posent la question : quels sont les effets de l'absence de la mère, et éventuellement de la carence affective, sur l'homme ? L'absence de la mère au cours de la première année crée chez l'enfant un bouleversement affectif qui est relativement durable pour la suite de l'évolution de l'individu. Elle se traduit, sur le moment, par ce qu'il a appelé la dépression anaclitique et un deuxième trouble l'hospitalisme.

Les relations que nous développons dans la petite enfance sont particulièrement structurantes (ou destructurantes) et déterminantes sur le cours ultérieur de l'histoire psychique, de la vie affective de chacun. Je collabore avec deux collègues canadiens, de l'université de Montréal. Ils travaillent actuellement sur les comportements de délinquance. Ils sont intéressés de savoir en quels termes les conduites délinquantes des adolescents sont liées à la carence affective de socialisation et ils arrivent à des conclusions très troublantes : d'une part les effets de la carence affective et de l'absence des parents au tout début de l'histoire de l'individu, se traduisent, chez les enfants, par des troubles de comportement, d'autre part les conduites de violence au moment de l'adolescence seraient déterminées par cela. Comment les processus se propagent-ils comme des ondes à l'intérieur de nous-même ? J'ai travaillé aussi sur la violence scolaire qui est un phénomène qui a affaire à tout cela et qui permet de trouver, non pas des réponses mais au moins des

éléments de lecture. Ce qui est important c'est de comprendre aujourd'hui avec des concepts et des grilles, des éléments qui ne s'expriment pas en tant que tels. La vie sociale est un langage qu'il faut déchiffrer. Il n'y a pas de réponses toutes faites, mieux lorsqu'il s'agit de résultats de recherche.

### **C. L'intégration sociale**

L'intégration sociale (ou la désintégration) « roule » pendant toute la vie, selon les moments, les histoires, les événements que l'on vit. Il y a simplement deux ou trois concepts que je veux mettre en évidence. On a montré très tôt à quel point l'apprentissage social est lié à l'importance qu'a, pour l'enfant, un modèle. Bandura a développé, par exemple, le concept de « modelage social » à travers une expérience très fondatrice : on a présenté un film à deux groupes d'enfants. On a montré au premier groupe des personnages qui avaient un comportement agressif lorsqu'ils avaient été soumis à une frustration. Dans l'autre groupe, on montrait un comportement non-agressif. On a soumis ensuite les enfants à une frustration à peu près identique à ce qu'ils avaient vu dans le film. On s'est rendu compte que la majorité des enfants qui avaient vu des personnes ayant un comportement agressif, avaient eux-mêmes adopté un comportement agressif alors que les autres non. Cela illustre la force du modelage social. Il fonctionne quand les individus vont s'identifier au modèle : les stars du cinéma, de la télé. Nous avons aujourd'hui, par le monde médiatique, tout un modelage social et les gens captent les éléments par rapport à la façon dont ils se comportent ou dont ils se font une opinion de telle ou telle affaire. On a montré que les parents alcooliques constituent un modèle et les enfants vont faire la même chose. Le modelage fonctionne à partir de ce que l'on appelle le processus d'identification du point de vue psychanalytique.

La psychologie sociale a montré que l'intégration sociale s'opère à travers l'apprentissage des rôles sociaux. Si l'on considère la relation parent-enfant, on se rend compte qu'il y a tout un façonnage des rôles féminin/masculin qui se fait dans les groupes sociaux, dans les cultures, dans les ethnies, en fonction des normes dominantes ou des valeurs dominantes du groupe. Être un garçon, être une fille, va s'apprendre en raison de la prégnance énorme qui domine dans le groupe. Chez nous, on constate que la façon d'être une fille s'apprend dès la naissance, comme chez le garçon, à travers un traitement différencié qu'ont les parents par rapport à la fille ou au garçon. Il y a des attentes parentales qui vont exprimer ce qui est désirable pour la fille et pour le garçon. Une fille jouera davantage avec des poupées, un garçon avec des chars, des fusils, etc. Pourquoi ? Parce qu'il y a des perceptions préalables, des représentations quant à ce qui est un comportement normal.

Quelle est la fonction de l'apprentissage des rôles sociaux ? C'est de faire de nous des gens normaux. La norme c'est ça ! Si on commençait à pédaler dans tous les sens... Les comportements agressifs chez les garçons ont des seuils de tolérance plus élevés que lorsqu'il s'agit de filles dans nos sociétés. Ça dépend des cultures, bien entendu, mais la socialisation nous montre à quel point nos comportements deviennent adaptés socialement s'ils sont considérés comme désirables et s'ils sont approuvés socialement par les autres. L'enjeu de la relation n'est pas la vérité mais le fait d'être approuvé par les autres.

### **D. L'influence sociale**

L'influence sociale est l'un des processus de la relation qui a été le plus étudié en psychologie sociale. Il montre que le monde social dans lequel nous vivons, en tant qu'êtres sociaux, est caractérisé par l'existence, à la base, de pressions normatives auxquelles on se conforme quotidiennement, à longueur de temps, en prenant les choses les plus simples qui sont complètement intériorisées : on se dit bonjour quand on travaille dans un groupe, à l'école. Et si on ne dit pas bonjour, on n'est pas tellement bien vu. L'influence apparaît à travers la manière dont on se comporte. Le fait de respecter un certain nombre de choses montre que l'individu social, nous tous, nous passons notre existence sociale à nous conformer, tant bien que mal, mais plutôt dans des conditions acceptables, à ces normes qui vont peser sur nous d'une façon ou d'une autre.

Je vais vous présenter rapidement une première expérience qui a été à la base des études sur l'influence sociale. Elle a eu lieu aux Etats-Unis. Elle a consisté dans la démarche suivante. On a réuni un certain nombre de personnes et on leur a demandé quelque chose de très simple. Il y avait deux feuilles de papier. Sur la première, il y avait trois traits de longueurs différentes. Sur la seconde, un trait. On a demandé au sujet de dire quel était le trait de la première feuille qui était le plus ressemblant au trait de la deuxième. 93 % des personnes ont répondu juste.

Deuxième phase de l'expérience. On introduit sept compères et un sujet naïf. Le compère est quelqu'un qui a une consigne de la part de l'expérimentateur de se comporter selon une règle pour étayer l'hypothèse.

Le sujet naïf, lui, n'est pas au courant de l'opération. Dans la deuxième partie de l'expérience, on remet à la discussion l'évaluation de la longueur du trait. Les compères donnent tous des réponses fausses. On a constaté que du fait qu'une majorité de gens ait exprimé une opinion contraire à celle des sujets naïfs, 73 % de ces derniers se sont ralliés aux compères. Ce qui est plus inquiétant c'est que, quand les expérimentateurs ont demandé aux sujets naïfs : « Mais pourquoi avez-vous répondu ainsi, vous pouviez dire autre chose ? Vous étiez libre ! » la réponse a été : « J'ai fait ça de moi-même ». Autrement dit, il y a eu une sorte d'anesthésie de la conscience qui fait que ce que pense la majorité devait être aussi leur propre opinion pour ne pas se sentir rejeté par le groupe. L'enjeu est considérable : c'est la conformité au contexte social. Les études, les recherches sur l'influence, ont montré une chose fondamentale : la perte du sens de la responsabilité personnelle. Lorsque nous sommes insérés dans un contexte social, cela se traduit par une espèce d'homogénéisation difficile à expliquer et par une perte de notre responsabilité.

Parlons de l'expérience de Milgram. Celui-ci a réuni des volontaires grâce à une annonce dans les journaux. Il a demandé à des sujets s'ils acceptaient de participer à une expérience moyennant une petite rémunération. L'expérience annoncée s'intitulait : « Les effets des chocs électriques sur la mémoire ». En réalité, ce n'était pas l'objet même de l'expérience. Celle-ci portait sur le fait de savoir jusqu'où les sujets convoqués allaient obéir aux ordres de l'expérimentateur en envoyant des chocs électriques dont il était annoncé qu'ils pouvaient entraîner la mort puisqu'ils pouvaient aller jusqu'à 450 volts. Milgram a construit le dispositif expérimental. La question est : à partir de quel moment les sujets allaient arrêter d'envoyer des chocs électriques du fait qu'ils avaient en face d'eux des sujets qui exprimaient leur douleur ? Le sujet était devant une console sur laquelle il y avait des manettes où étaient inscrits les voltages à envoyer. L'expérimentateur, au fur et à mesure de l'expérience, donnait aussi des informations du genre : « Le type souffre, mais il faut que vous continuiez parce qu'il faut que l'expérience s'achève dans de bonnes conditions ». Les sujets ont été observés alors qu'ils pouvaient voir les effets de souffrance qu'ils provoquaient. Le résultat de cette expérimentation a montré qu'en dépit de ce qu'ils voyaient chez ceux qu'ils faisaient souffrir, 62 % des sujets qui ont envoyé les chocs électriques les ont envoyés jusqu'à 450 volts, c'est-à-dire ce qui était sensés tuer la personne qui était en face. Cette expérience a été traduite en français (« *Soumission à l'autorité* » de Stanley Milgram, chez Calmann-Lévy) et elle a montré jusqu'où les individus abandonnent le sens de leur propre engagement une fois qu'on leur demande d'obéir. Milgram a dégagé deux concepts intéressants : le premier est ce qu'il appelle le concept d'état agentique. : à partir du moment où un individu est intégré dans une structure hiérarchique, il tend à abandonner son état d'autonomie personnelle pour un nouvel état dans lequel il n'est plus le juge de ses propres actes. Il ne se sent plus responsable de ses actes puisque celui qui demande d'obéir est juge de ce qu'il fait. Psychologiquement, il n'a plus de raisons d'être responsable de ce qu'il fait. « On me demande de tuer, et bien je tue. ». Les génocides ont là un élément d'explication. En obéissant, on se décharge de notre capacité d'évaluer le caractère moral ou humain (ou inhumain) de nos actes. Nous estimons que nous n'avons plus à juger si c'est bien ou si c'est mal : un abandon de la conscience personnelle. J'ai, dans un autre ouvrage, étudié cette question à partir d'un travail d'un historien américain qui s'appelle Brown qui a travaillé sur un groupe de policiers de réserve allemands qui ont été engagés par les Nazis pour chasser les Juifs dans les villages polonais. C'est là que l'on voit une modification de la conscience personnelle qui anesthésie le sentiment de la responsabilité.

L'autre processus est ce qui s'appelle la syntonisation C'est un aspect complémentaire qui rend compte d'un état psychologique de réceptivité du sujet à tout ce qui vient de l'autorité et très peu à ce qui vient d'ailleurs. L'attention est focalisée sur tout ce que l'autorité est susceptible de demander et donc l'individu accepte les situations qui lui sont proposées, à travers la définition qu'en fait l'autorité.

Nous avons là un élément symptomatique de la fragilité de la conscience humaine, de la façon dont nous nous comportons face à des situations qui modifient notre sens de la responsabilité.

Le dernier aspect de l'influence sociale que je voudrais citer est ce que l'on appelle la « soumission librement consentie ». C'est un nouveau courant de recherche qui est développé en France depuis peu (*voir à ce sujet la conférence de Robert-Vincent Joule sur [www.crcom.ac-versailles](http://www.crcom.ac-versailles), colloque de Paris 2003*).

## **E. La cognition sociale**

Les processus de la cognition sociale sont liés à la façon dont on perçoit les autres et à la manière dont la relation à autrui est déterminée par ces perceptions. Un des premiers types de travaux concerne la manière dont les gens se font des impressions sur les autres. Une première étude a été faite par un auteur qui s'appelle Asch. On a soumis à des étudiants un ensemble de traits concernant la personnalité de quelqu'un.

Ces traits étaient les suivants : intelligent, adroit, travailleur, chaleureux, froid, déterminé, pratique, prudent, etc. Dans l'un des groupes, on a seulement changé un des traits et dans l'autre on en a rajouté un. L'un des groupes d'étudiants avait « La personne est froide » et dans l'autre « La personne est chaleureuse ». A partir de ces traits, ils devaient faire une description de la personne. Ce que l'on a constaté, c'est que les étudiants qui avaient, parmi les traits, le fait que la personne était chaleureuse, l'ont trouvée plus sympathique et en même temps pro-active (c'est-à-dire aidant les autres) alors que la personne qui avait le trait « froid » a été considérée comme antipathique et comme n'aidant pas les autres. Qu'est-ce que cela veut dire ? Les chercheurs se sont rendu compte que lorsque nous avons une première perception des autres au travers d'une première relation, nous essayons d'organiser, consciemment ou inconsciemment, la perception d'autrui à partir de ce que l'on appelle des organisateurs centraux : un trait de leur personnalité ou de leurs caractéristiques ou de leur expression va retenir notre attention. Et c'est autour de ce trait central que nous allons construire les autres. En outre, lorsque nous percevons les autres, nous avons besoin de trouver des explications qui soient cohérentes, en adéquation, avec ce que nous percevons. Nous créons alors une consonance cognitive.

Voici une autre expérience que je cite dans *«La psychologie sociale»*, page 167 : « On a demandé à des étudiants de donner leur avis sur l'expression du visage d'un homme présenté en photo ; l'un des deux groupes d'étudiants était informé qu'il s'agissait d'un chef de la Gestapo nazie, responsable d'expérimentations médicales sur les détenus de camps de concentration et considéré comme raciste ; un autre groupe était informé qu'il s'agissait d'un dirigeant de mouvement secret antinazi dont le courage avait sauvé des milliers de Juifs ». On a demandé aux étudiants leurs impressions. « On a constaté que le premier groupe a trouvé l'expression du visage cruelle et menaçante alors que le second l'a trouvée chaleureuse et aimable. » Nous avons une autre illustration de notre façon de développer des processus de perception à autrui, en fonction d'un organisateur central.

### **E. Stéréotypes et préjugés**

La perception sociale nous a notamment montré un phénomène qui est celui des préjugés et des stéréotypes. C'est là-dessus que se sont concentrées une grande partie des recherches : Je prends encore un exemple de stéréotype que je cite dans mon livre : « En Allemagne, tout est interdit, à l'exception de ce qui est expressément autorisé. En Grande-Bretagne, tout est permis, à l'exception de ce qui est expressément interdit. En France, tout est permis, même ce qui est expressément interdit. En Italie, tout est permis, surtout ce qui est expressément interdit »

Ce sont deux faces des mêmes processus cognitifs qui consistent, pour être schématique, à évaluer quelqu'un ou un groupe en retenant des traits qui sont réducteurs et qui vont donc l'enfermer dans des catégories mentales qui sont le produit de notre perception. L'exemple que je viens de donner est tout à fait illustratif de cela. Il s'agit d'un champ assez vaste et complexe qui est en plein dans l'actualité : la façon dont nous percevons autrui est liée à la construction de notre manière de le penser et de le comprendre, de l'accepter ou de le réguler.

Les enjeux de ces questions ont des implications directes du point de vue du comportement interindividuel au niveau du racisme, de la discrimination, etc.